

L'inquiétant imaginaire des technosciences

Anne Alombert, *De la bêtise artificielle*, Allia, 2025, 144 pages, 8,50 €.

Camille Dejardin, *À quoi bon encore apprendre ?*, Gallimard, « Tracts », n° 69, 2025, 64 pages, 3,90 €.

Laurence Devillers, *Savoir vivre avec l'IA*, Denoël, 2026, 288 pages, 18 €.

Les technosciences issues de l'informatique structurent notre imaginaire et nous font croire que nous ne sommes pas suffisamment outillés pour émettre un avis circonstancié à leur sujet ; nous serions désormais des nomades condamnés volontaires (au sens d'Étienne de La Boétie), dépourvus de codes ou de références, nous heurtant indéfiniment à de nouvelles inventions, perçues comme autant d'obstacles.

Un sentiment d'impuissance accompagne le vertige que génère la situation que nous vivons et pourrait nous inciter à renoncer. Formuler quelques analyses n'est donc pas facile dans ce contexte de « postréalité ». C'est pourtant ce que font habilement ces trois essais complémentaires qui nous invitent à un pas de côté audacieux : trois essais qui nous libèrent. Deux analyses générales pour planter le décor. Un constat : « Nos capacités d'apprentissage sont prises en otage par des *stimuli* dont les fins sont purement extrinsèques. » Une proposition : si nous pensons que nous avons devant les technosciences toujours un train de retard, à l'heure de la « bêtise artificielle » simplement se dire que « le retard n'a de sens que pour celui qui s'est engagé dans la course, il n'en a aucun pour celui qui ouvre un nouveau chemin ».

Avec l'intelligence artificielle (IA), il suffit de « passer commande ». Or apprendre n'est pas tant assimiler un contenu que savoir examiner ce contenu, exercer son esprit critique. L'IA flatte notre paresse, promeut l'ignorant, « l'imbécile heureux » ou du moins l'ignorant heureux : l'ignorance se nourrit de dogmatisme, de mépris et d'arrogance, elle est souvent l'apanage des dictateurs. Apprendre, c'est déployer son potentiel, acquérir de la confiance et « montrer que chacun est irremplaçable » et qu'il est un maillon de l'humanité. La machine et l'IA se contentent de copier, elles ne connaîtront pas le bonheur d'apprendre, « la joie du créateur » comme dit Camus ; elles produisent du même et mettent à bas l'altérité. Même si

aboutit l'homme augmenté, façon Musk, nous avons toutes les chances de voir les « stéréotypes », fruits de l'imitation, s'ossifier.

Alors pourquoi parler de « risques ou [d']extinction de l'humanité » ? Nous sommes emportés par un flux qui altère rapidement notre lucidité. Il nous faut trouver les moyens d'y résister, malgré l'ivresse que procure la vitesse. Il est urgent de prendre du temps et de considérer l'IA comme un simple outil. L'introduction de l'écriture fit l'effet d'une bombe : finis la mémoire, le mystère de l'oralité, le savoir allait être uniformisé. Soit. Mais elle mit surtout fin à l'ère des sophistes qui imitaient des discours tout faits et se répétaient pour mieux manipuler.

Laurence Devillers rappelle que Charles Spearman (1863-1945), avec son fameux facteur G, a tenté de « classer et hiérarchiser les intelligences ». Le quotient intellectuel (QI) était alors censé « condenser toute la richesse d'un esprit », mesurer « la » performance. Il a fallu attendre les années 1990 pour introduire une autre dimension dans l'évaluation de l'intelligence humaine, le quotient émotionnel (QE). Désormais, « pour être rationnels, nous devons être émotionnels », conclut Alain Damasio.

L'IA à notre « service » nous séduit : « L'IA n'a ni inconscient ni désir propre. Elle ne ressent pas non plus d'émotions, de plaisir. Elle n'a pas de "*conatus*" à la manière de Spinoza. » L'IA pourrait être vivable et utile si elle était apprivoisée et mise au pot commun, comme *Wikipédia* qui augmente l'intelligence collective grâce au partage des savoirs. Construire des savoirs, assurer la pluralité des points de vue, réguler une « utopie nécessaire », citoyenne, créer « une intelligence artificielle d'intérêt général » conforme à la « Charte de Paris » du 11 février 2025. Prendre du temps et le recul nécessaire. Gratter ce qui nous séduit, garder ce qui nous fait grandir et rendre grâce.

L'infiniment grand est de plus en plus grand, l'infiniment petit est de plus en plus petit et les questions de Pascal demeurent les mêmes. L'IA reste donc un défi novateur pour l'humanité. Le transhumanisme s'inscrit précisément « dans cette dynamique de rupture ». Dès lors, nous dit Laurence Devillers, « le dialogue avec les traditions religieuses et philosophiques devient indispensable, non pour freiner le progrès, mais pour interroger ses finalités ».

Il faut donc raison garder, exercer notre discernement et se rappeler, avec Ignace de Loyola, que ce n'est pas « d'en savoir beaucoup qui rassasie et satisfait l'âme »... • **Daniel Casadebaig**